

Les universités, l'enseignement à distance et le Covid-19



Alors que nos universités vivent depuis quelques semaines un des psychodrames dont elles ont malheureusement l'habitude au sujet des modalités d'examen ou de contrôle des connaissances à appliquer cette année, il peut être utile de prendre le temps de réfléchir quelques instants à la situation inédite à laquelle les universitaires sont confrontés et, surtout, à la manière dont cette crise va modifier, en profondeur, les métiers universitaires et l'université toute entière.

En premier lieu, il faut remarquer et apprécier une véritable révolution spirituelle chez bon nombre de collègues, hier réticents et même hostiles à l'idée d'enseigner en ligne, de se faire enregistrer et diffuser, et qui semblent s'être convertis très rapidement à ces nouvelles méthodes, au point d'exiger, aux quatre coins de la France, l'organisation d'examens en ligne afin de sanctionner les cours en ligne ! Alors qu'il y a quelques semaines, beaucoup refusaient catégoriquement de se laisser filmer en cours, considérant qu'il s'agissait d'une insupportable atteinte à leur liberté de parole ou d'enseignement, ils défendent aujourd'hui avec véhémence la conversion de l'université au tout numérique, examen compris, ce qui n'a pourtant jamais été envisagé même par les plus numériques d'entre nous. Étonnant revirement. Bien sûr, il convient d'interpréter ce nouvel amour pour ce qu'il est, c'est-à-dire un simple flirt passager lié aux circonstances particulières du confinement et la manifestation d'une addiction à l'examen et à la sélection qui frappe beaucoup d'universitaires.

Toutefois, pour quelqu'un qui s'est battu presque dix ans pour développer la politique de pédagogie numérique de son université, cela reste un phénomène plaisant à observer. Naturellement, comme souvent, les nouveaux convertis se montrent imprudents,

excessifs et bien trop zélés. Leur amour naissant les fait oublier bien des enjeux, comme la protection de la vie privée ou le nécessaire respect de l'égalité entre étudiant·es. Il convient, maintenant qu'ils ont la foi, de les faire réfléchir sur l'outil hier haï et aujourd'hui vénéré. Il y a urgence car si la conversion totale au numérique est une vue de l'esprit confiné, la réflexion sur ces outils désormais popularisés mais toujours méconnus doit désormais s'envisager dans une perspective de profonde rénovation de l'université que la crise sanitaire a complètement bouleversé au point de rendre un retour à la situation antérieure difficilement envisageable.

Des limites de l'enseignement numérique

Une des premières choses qu'il convient de rappeler est le fait que l'équation « cours présentiel = cours à distance » n'a jamais été vraie. Il y a une différence de nature entre les deux et il faut davantage envisager leur complémentarité plutôt que de les croire substituables. D'ailleurs, il ne s'agit pas d'établir une hiérarchie entre ces deux formes d'enseignement ! Dans certains cas, l'enseignement à distance se montre plus efficace que l'enseignement présentiel : il permet aux étudiant·es de travailler en fonction de leur propre emploi du temps, ils peuvent revoir les interventions enregistrées, les utiliser pour apprendre puis réviser, poser leurs questions au milieu de la nuit ou en plein dimanche avec l'espoir de recevoir une réponse, rarement immédiate mais dans un délai raisonnable.

la présence de l'enseignant demeure nécessaire pour stimuler les étudiant·es, motiver ceux qui ne le sont pas ou plus, réorienter ceux qui sont perdus, orienter ceux qui survolent, c'est-à-dire enseigner en veillant à ne jamais laisser des étudiant·es décrocher mais en s'efforçant aussi de ne pas frustrer les meilleurs. La recherche de ce fragile équilibre n'est pas vaine, dans un amphi ou dans une classe. Tous ceux qui ont eu l'occasion d'enseigner et qui ont senti une vocation, non à se mettre en scène, mais dans le fait de transmettre, le savent. Sans lieu, sans classe, sans amphi, tout cela disparaît et n'est pas remplacé. Il n'y a pas lieu de recenser ici les innombrables différences entre l'enseignement à distance et en présence de l'enseignant mais il convient de comprendre qu'elles sont de toute nature. Ainsi, par exemple, il n'est pas absurde de s'interroger sur la disparition ou la transformation du sentiment d'empathie derrière un écran et l'effet que cela peut avoir sur le processus de transmission. Quiconque connaît le métier est à même de voir les innombrables différences entre ces méthodes s'il fait l'effort d'y réfléchir.

Ensuite, même si dans certains cas l'enseignement à distance peut être utile et efficace, il suppose des outils qui ne peuvent être improvisés en quelques jours ou en quelques semaines ! La construction d'un cours en ligne est un travail conséquent, que l'universitaire ne peut, en général, mener seul, sauf à réduire son enseignement à quelques vidéos mal cadrées dans lesquels on le voit en contrejour parler pendant des heures avec un mauvais micro ou à des documents à imprimer de plusieurs centaines de pages balancés en vrac aux étudiant·es. L'attention d'un auditeur en amphi est déjà limitée à quelques dizaines de minutes ; devant un ordinateur, chez lui, c'est pire ! Le pouvoir de l'éloquence, les effets de manche et même, pour l'étudiant, le fait de pouvoir s'adresser à son voisin pour quelques secondes de détente disparaissent en ligne, ce qui rend le cours

bien plus monotone et difficile à suivre, quel que soit l'intérêt de l'étudiant pour le propos de l'enseignant. Il convient donc de concevoir des outils pédagogiques qui prennent en compte ces limites et qui s'adaptent à cette réalité. La conversion en quelques jours et dans l'urgence de centaines d'enseignements en cours en ligne est une entreprise vouée à l'échec malgré l'enthousiasme de certains collègues et, si cette solution imparfaite permet malgré tout de sauver l'année en cours, elle ne saurait être considérée comme un modèle pour l'avenir ni comme une base sérieuse pour mettre en place un contrôle des connaissances discriminant.

Surtout, l'enjeu de demain transcende largement le problème d'aujourd'hui et devrait nous convaincre, collectivement, à engager une réflexion approfondie sur notre avenir. Pense-t-on sérieusement que, passée la crise actuelle, nous allons revenir au monde d'hier, avec les amphis bondés, les couloirs noirs de monde, les nez qui coulent et les gorges qui raclent par centaines en hiver dans des espaces mal aérés ? Les comptoirs administratifs pris d'assaut, les files d'étudiant·es se pressant autour de l'enseignant à la fin du cours, les cocktails de fin d'année où l'on égare son verre et récupère celui du voisin, les rentrées chaotiques avec les étudiant·es perdus, errant de salles en salles à la recherche de leur enseignant, tout cela risque d'être impossible dans le monde de demain. La fin du confinement n'annonce pas la fin de la distanciation sociale ou de l'impérieuse nécessité de respecter des règles d'hygiène minimales actuellement impossibles à imaginer dans le contexte universitaire. Trop d'étudiant·es, aucun moyen, des locaux vétustes et des habitudes bien ancrées risquent de faire de la rentrée et de toutes les rentrées prochaines un insoluble casse-tête.

Un nouveau modèle universitaire

C'est dans ce cadre que l'outil pédagogique numérique mérite d'être étudié. Bien pensées, les formations à distance peuvent représenter un appui à l'intégration à l'université pour de nombreux étudiant·es mais aussi des méthodes d'approfondissement particulièrement efficaces ; elles peuvent aussi être étudiée afin de désengorger considérablement les locaux universitaires permettant alors de consacrer les mètres carrés libérés à des actions davantage personnalisées. Ainsi, par exemple, il est possible d'imaginer que certains cours en présentiel ne soient accessibles qu'après avoir finalisé un parcours numérique d'apprentissage. Il n'est pas nécessaire d'imaginer des tests ou des examens discriminants : le simple suivi sérieux du cours peut suffire à s'assurer de la motivation et à exclure les plus dilettantes des séances en présentiel.

Naturellement, des dispositifs d'appui aux étudiant·es en difficulté numérique ou ayant besoin d'un suivi plus dense doivent se développer. Cette diversification plaide pour une multiplication des classes aux effectifs restreints. En revanche, l'enseignement classique, les cours dans les gigantesques amphis, serait progressivement abandonné au profit de conférences numériques accessibles à un nombre encore plus important d'auditeurs dans des conditions de sécurité et d'hygiène garanties. Ces conférences pourraient se tenir en public, avec un auditoire restreint mais, diffusées à grande échelle, elles permettraient à tous d'y accéder simplement. Ces nouvelles méthodes d'apprentissage pourraient également favoriser l'entraide au sein de la communauté étudiante en valorisant l'échange entre étudiant·es de niveaux différents. Le tuteur étudiant pourrait être rémunéré, le libérant ainsi de la nécessité de trouver des financements pour ses longues études en dehors de l'université. Ces nouveaux circuits économiques, peu exploités en

France avant le doctorat, auraient pour effet de renforcer la communauté universitaire, multipliant les liens entre l'institution et son public.

Dans ce nouveau monde universitaire, le mandarin avide de cours d'amphi mais avare d'échanges et fuyant l'étudiant comme la peste n'aurait plus vraiment sa place – qui s'en plaindra ? – contrairement à l'enseignant affable et humain, privilégiant le dialogue au monologue. Cela suppose, dans de nombreuses disciplines, une transformation radicale du rapport de l'enseignant-chercheur avec son université et ses étudiant·es. Ainsi, par exemple, s'il doit pouvoir bénéficier d'un lieu de travail adapté au sein des locaux universitaires, l'enseignant doit, en contrepartie, accepter un temps de présence plus important au sein de la faculté au bénéfice exclusif des étudiant·es. Le bureau de l'enseignant pourrait ainsi se transformer en lieu de production et de transmission du savoir, accessible aux étudiant·es comme aux collègues. Aujourd'hui, le bureau universitaire, denrée rare dans certaines universités, est le plus souvent un simple espace utile pour expédier les trop nombreuses tâches administratives qui pèsent sur les épaules de nombreux enseignant·es-chercheur·es investis dans leurs universités et organiser quelques rendez-vous pour traiter les cas d'étudiant·es un peu atypiques et suffisamment téméraires pour demander un entretien. La culture de la porte ouverte n'existe pratiquement pas.

Plus généralement, ce nouveau modèle permettrait de mettre fin à l'illusion selon laquelle l'égalité serait respectée en offrant à tous le même régime. Il privilégierait, au contraire, une approche fondée sur la diversité et la confrontation avec l'étudiant, envisagé dans sa singularité et non comme un simple atome d'une masse informe dont il s'agirait de trier le bon grain de l'ivraie. Cette adaptation de l'institution à ses étudiant·es ne saurait naturellement être totale mais au contraire centrée sur ce que l'université a réellement à offrir, c'est-à-dire le fruit du travail des chercheurs qui sont le véritable cœur de l'institution universitaire.

David Soldini, Université de Paris-1 Panthéon Sorbonne